

# Aperçus nouveaux sur la vie d'Antide Janvier, horloger du roi

## Conférence donnée à Morez le 9 octobre 2021

Marie-Paule Renaud

### Introduction

Depuis les travaux de notre ami Michel Hayard, de Toulouse, que nous avons reçu ici même, au musée de la Lunette en 2011, rien de nouveau n'a été écrit sur Antide Janvier. Il y a un peu plus d'un an, j'ai découvert dans les archives de l'évêché de Saint-Claude un recueil de lettres de Madame Janvier, recopiées de la main d'Antide Janvier. Ce recueil nous offre des aperçus complémentaires sur la vie du célèbre horloger.

### Présentation des lettres

Le destinataire des lettres de Mme Janvier est l'abbé Lupicin Marie Waille, né en 1751, professeur au collège de Saint-Claude. Il deviendra curé de Condes et prêtre constitutionnel (Jean-Luc et Joseph Bécu, *Le clergé jurassien face à la révolution française 1789-1799*, 1990, p.314). Mme Janvier l'appellera « mon cher prêtre » puis « Marie ».

L'auteur qui se dénomme « Sophie » est Anne-Catherine Guillot, épouse d'Antide, fille de libraire à Verdun. Elle a trois frères ; l'aîné confiseur, un autre, libraire à Paris.

Certaines de ces lettres sont annotées d'Antide Janvier. Elles sont recopiées dans ce recueil de la main d'Antide Janvier, en 1801, comme il le déclare à la fin du volume :

*Antide aux mânes de Sophie*

*« Esprit angélique, je commence la copie de tes lettres le premier février 1801, anniversaire du jour où je te fis transporter dans un corps exténué par la souffrance au domicile où tu m'as quitté ; à côté de ce lit de mort qui m'attends, sur ce secrétaire conservateur, tes dernières pensées sur la terre. Je copie jusqu'à ton orthographe, afin que cette œuvre soit encore la tienne, lorsque j'en aurai défiguré les traits.*

*« Hélas, dans ce monstrueux Paris où depuis si longtemps tu m'as laissé avec beaucoup de connaissances et pas un ami, je n'ai pas encore rencontré un mortel capable d'apprécier le sentiment qui t'unissait à Marie... Hâtes-toi donc, ô mon ange, de m'attirer dans cette bienheureuse patrie, où l'on ne connaît plus la douleur, ni la mort, ni le tems, et de me réunir à toi dans l'éternité. Amen. Antide. »*

### Lettres d'Anne Catherine Guillot :

<u>Verdun :</u>	1786 : 22 lettres
1782 : 2 lettres	1787 : 22 lettres
1783 : 5 lettres <i>mariage</i>	1788 : 10 lettres
1784 : 2 lettres	1789 : 1 lettre
<u>Paris, Menus-Plaisirs, rue Bergère :</u>	1790 : 1 lettre
1784 : 2 lettres	1791 : 3 lettres
1785 : 5 lettres	1792 : 1 lettre

Rappelons brièvement la carrière d'Antide Janvier :

### Biographie d'Antide Janvier :

- 1751 : né à Brive, hameau de Lavans-lès-Saint-Claude
- 1766 : Saint-Claude, formé par son père et l'abbé Tournier, première sphère mouvante
- 1768 : Besançon, sphère présentée à l'Académie
- 1770 : Besançon, fait citoyen de la ville
- 1773 : Fontainebleau, présente à Louis XV son planétaire
- 1774 : Morbier, les Chalettes, école d'horlogerie
- 1774 – 1784 : Verdun, horloger, se marie
- 1784 : Versailles, Louis XVI achète ses deux sphères

**1784 : horloger mécanicien du roi**  
**1785 : Louvre, atelier, Louis XVI achète son horloge astronomique**  
**1789 : grande horloge astronomique achetée par le roi**  
**1793 : décès de son épouse**  
**1793 : Morez, commissaire de salut public**  
**1802 : Paris, médaille d'or Exposition**  
**1806 : Paris, école d'horlogerie quai de la Monnaie, horloge à équation**  
**1818 : deuxième mariage avec Sylvie Delatour**  
**1835 : décède à l'hôpital Cochin, sans enfants**  
**1859 : décès de sa veuve à Saint-Lupicin**

Les lettres de Mme Janvier nous livrent de précieux détails sur leur vie quotidienne, leurs relations et le travail d'Antide horloger, que je présenterai ainsi en plusieurs rubriques :

### **La vie quotidienne à Paris à partir de 1784 :**

Contrairement à ce qu'ont laissé penser les auteurs qui ont parlé d'Antide Janvier, auteurs qui se copient d'ailleurs les uns les autres, le couple Janvier n'a jamais habité Versailles, mais Paris, rue Bergère, où se trouvait l'administration des Menus-Plaisirs. Y logeait également un célèbre Franc-Comtois, Adrien Pâris, dessinateur du cabinet du roi puis architecte des Menus-Plaisirs. Les Menus Plaisirs comprennent des logements et tiennent lieu de remises pour les décors de théâtre. Adrien Pâris y mène grand train, avec écurie et chevaux, d'après son biographe, M. Estignard.

Ce vaste bâtiment situé entre la rue Bergère et le faubourg Poissonnière se trouvait en dehors de l'enceinte de la ville, presque à la campagne, et loin du Louvre et des Tuileries, centre des activités. Mme Janvier se plaint des longues courses qu'il leur fallait parfois entreprendre.

Antide dira aussi à l'abbé Waille : « *Si la maison où je suis n'étais pas la plus agréable des maisons royales, je tâcherais de me faire donner un logement ailleurs et de me rapprocher du centre des affaires et des gens ; mais il y a à ce changement des obstacles qui seraient assez difficiles à surmonter.* »

En mai 1788, le feu prit dans le grenier à foin des Menus Plaisirs et se répandit aux magasins, ce qui causa une grande frayeur à Mme Janvier : le couple se mettait à table ; c'était au moment de l'enterrement de M. Buffon, du Jardin du roi, la population vit l'incendie depuis toute la ville, et jusqu'à Versailles. Adrien Pâris abandonna alors son logement.

Quant au caractère d'Antide souvent présenté comme rugueux, voici ce qu'en dit Mme Janvier à l'abbé Waille : « *Je possède l'époux le plus tendre, le plus aimable* » ; « *c'est un enchantement, il est si doux de vivre auprès de lui et pour lui, de le rendre heureux, de l'encourager au travail par l'espoir d'un bien-être que je dois partager ! Ah, si vous saviez comme il s'applique, comme il est bon, délicieux ! comme je l'aime !...* ».

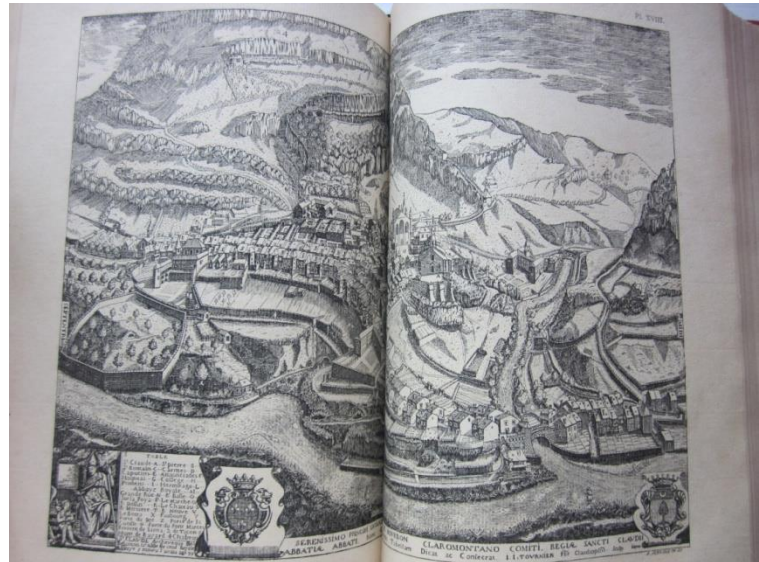
Elle ajoute : « *La plus grande simplicité régnera dans nos meubles, comme dans nos habits. L'ordre et l'économie seront la base de notre ménage* ». En effet, le foyer Janvier ne sera jamais très riche. Mme Janvier s'est brouillée avec son père au moment de son mariage à Verdun, ce dernier lui refusant la dot qu'elle espérait, d'autant qu'Antide semble avoir contracté des dettes à Verdun.

Néanmoins, leur installation dans la capitale améliore leur sort : « *Nous avons tout lieu de nous féliciter de notre position ici, qui devient jour en jour plus agréable. Non seulement on nous donne un joli logement, mais on nous fournit linge de lit, on nous meuble, on nous chauffe, article très cher, puisqu'on vend ici le bois au poids de l'or. Antide est accueilli des savants, caressé des grands ; il passa hier quatre heures dans le cabinet du contrôleur général où il a reçu tous les éloges qu'on peut donner à ses talents... et nous pouvons enfin espérer que notre fortune sera un jour apurée.* »

C'était sans compter avec la cherté de la vie parisienne. Mme Janvier avertit l'abbé Waille, en 1786, qu'ils ne pourraient le loger s'il venait les voir car, dit-elle : « *Oui, vous seriez à charge. On ne vient pas ainsi chez les gens, surtout à Paris où on ne vit que très mesquinement et pour beaucoup d'argent. A peine ceux qui seront à leur aise et qui louent leur appartement, ont-ils une chambre à donner à leurs amis. À plus forte raison ceux qui, comme nous, sont logés par le roi et qui ne sont pas riches, en ont-ils pour eux. Ils ne choisissent pas ; aussi sommes-nous logés au grenier, et ce modeste appartement n'est pas propre à vous y recevoir.* »

Néanmoins, le couple Janvier reçoit plusieurs fois Joseph, le frère d'Antide, qui laisse à Saint-Claude femme et enfant pour travailler auprès de son frère. Mme Janvier se plaint de ses exigences de confort, sa propension à la dépense.

Mme Janvier, de santé délicate, va souvent se reposer à Mello, du côté d'Enghein. Très émotive, sa santé va se dégrader considérablement au début de la Révolution, d'autant que le froid et la cherté des biens aggrave la situation ; elle note à la fin de 1788 : « *Les tracasseries du gouvernement, la langueur du commerce, la cherté du pain et des autres denrées jettent tout le monde dans l'abattement. Le froid est excessif. Le pain est doublé de prix, la Seine qui est gelée depuis un mois et interrompu la navigation, et les combustibles ne pouvant plus arriver, sont très rares et très chers. On vole, on assassine presque en plein jour, tant la misère et le défaut d'ouvrages met de malheureux ouvriers sur le pavé. Tout le monde est dans la peine et les troubles de l'État y mettent le comble.* »



### **Saint-Claude à Paris**

Les Janvier semblent n'avoir fait pendant toutes ces dix années qu'un seul voyage à Saint-Claude et Besançon, en septembre 1787 ; c'est en tout cas le seul qui est relaté dans la correspondance.

Cette célèbre gravure de la ville au XVIII<sup>e</sup> siècle est due aux talents de l'abbé Tournier, maître d'Antide. Dans une étude parue dans le *Bulletin des amis du vieux Saint-Claude*, M. Jean Maurel a montré que l'abbé Tournier était apparenté aux Rosset et que ceux-ci partageaient la même maison que les Janvier au bas de la rue de la Poyat.

En s'installant dans la capitale, le couple Janvier retrouve un certain nombre de Sanclaudiens qu'ils fréquentent d'une manière plus ou moins assidue, sans trouver, semble-t-il, de vrais amis, sauf l'abbé Grandmottet<sup>1</sup> : « *Je vois ici quantité de personnes de Saint-Claude, tous très aimables. L'abbé Grandmottet, l'abbé Dalloz<sup>2</sup>, le petit David, le poète Guyetand* ». Les lettres citent l'historien David de Saint-Georges, un jeune Rosset, le poète

<sup>1</sup> Peut-être Joseph Grandmottet, né en 1756, qui deviendra curé constitutionnel avant de démissionner en 1794 (Jean-Luc et Joseph Bécu, *Le clergé jurassien face à la révolution française 1789-1799*, 1990, p.271).

<sup>2</sup> Peut-être Jean Nicolas Dalloz, né en 1761, professeur de philosophie, qui sera curé constitutionnel de Septmoncel en 1791 (Jean-Luc et Joseph Bécu, *Le clergé jurassien face à la révolution française 1789-1799*, 1990, p.257).

Lançon, un abbé Dalloz, un certain Reverchon, un Secrétaire, et les Collette qui semblent être des voituriers ou messagers faisant la navette entre Saint-Claude et Paris, auxquels les Janvier confient régulièrement leurs colis.

Les Janvier fréquentent Mgr de Chabot, évêque de Saint-Claude, qui réside une partie de l'année à Paris, et intriguent auprès de lui pour faire obtenir à l'abbé Waille une paroisse. Celui-ci ne s'entend plus avec la direction du collège, semble-t-il. L'abbé Waille deviendra effectivement curé de Condes en 1788.

Mais l'ami le plus proche des Janvier n'est pas franc-comtois, il s'agit de l'astronome de Lalande.

En 1791, Mme Janvier, désenchantée, confiera : *« Après six ans de séjour à Paris, nous sommes forcés d'avouer qu'il ne nous convient ni à l'un ni à l'autre, les perpétuelles distractions que cette ville fournit vous jettent presque toujours hors de vous-même. Il y a beaucoup de connaissances et point d'amis. Aussi n'y voit-on d'autre passion que l'ambition, on y a des associés d'intrigues, des compagnons de plaisir, des liaisons d'intérêt, de société, d'oisiveté et de désœuvrement... »*

### **Horlogerie :**

Nous connaissons la passion de Louis XVI pour les sciences et les techniques, pour l'horlogerie en particulier, fondamentale pour le progrès de la navigation entre autres. On relève dans les lettres de Mme Janvier quelques détails intéressants l'activité horlogère de son époux :

- Verdun :

Le couple habite encore Verdun lorsqu'Antide est nommé horloger du cabinet du roi ; il y semble fort occupé. Antide évoque un métier d'ouvrage *« que je fais depuis trois mois à la suite des ouvriers que j'occupe à la tour de la cathédrale »* (27 juin 1783) ; et précise à son ami Waille : *« La machine pour Monsieur est commencée, mais j'ignore quand elle sera achevée. Le voyage de Paris, par conséquent devient très douteux en hyver, et même l'été. »*

Le brevet d'horloger du roi est attendu avec impatience : *« Vous savez que le brevet d'horloger de Monsieur pour lequel vous avez écrit et que M. de Verdun (l'évêque de Verdun) devait obtenir n'est pas encore arrivé. »* Mme Janvier écrit : *« Quant au brevet d'horloger de Monsieur, il est bien vrai que le prince le lui a promis ; que ses alentours le doivent expédier ; mais Dieu sait quand. Ces Messieurs veulent être priés, suppliés, et encore suppliés.*

*« Cependant pour répondre aux soins de M. de Verdun qui avait à cœur ce titre, Antide a été à Metz porter à M. de La Châtre des certificats de vie et mœurs. Impatient de ne point avoir de nouvelles, il a écrit à M. l'évêque qui, pour lors, était en Bretagne, et qui lui a conseillé de réécrire de nouveau à M. de La Châtre.*

*« Ce dernier n'ayant pas répondu, et sachant que M. de Verdun était à Paris, je viens de lui écrire d'agir lui-même ; et peut-être le lui rapportera-t-il à son retour, qui doit être dans le courant de février. Je dis peut-être, car vous savez le peu de fondement qu'on doit faire sur les promesses des grands (20 octobre 1783) ».*

Au moment de quitter définitivement Verdun, Antide confie à l'abbé Waille :

*« Les ministres travaillent à me rapprocher de la capitale, et à m'éloigner davantage de vous. Depuis ma présentation au roi, j'ai reçu cent louis à compte de deux mille écus dont sa majesté a bien voulu me gratifier. Cet argent a fait la navette dans mes mains. J'ai payé soixante louis à un des grands vicaires du diocèse que je ne pouvais renvoyer plus loin ; et les autres quarante se sont fondus dans la liquidation de mes frais de voyage et fournitures relatives aux ouvrages que j'étais forcé de laisser chômer depuis près de deux ans, de sorte que je n'ai pas un écu chez moi au moment où je vous écris. En me comptant mes cent louis,*

*j'eus la sage politique de ne pas réclamer la bonté du souverain. Aussi, mon profond respect pour tout ce qui s'exécutait de sa part m'a-t-il bien réussi.*

*« J'ai un logement dans une de ses maisons royales, et je n'ai quitté Paris qu'après avoir promis d'y transporter mes possessions, machines et instruments.*

*« On ne s'en tient pas là ; on vient de m'écrire (M. de La Ferté, commissaire général de la maison du roi) que le roi était prévenu de mon retour, et que s'il arrivait quelque dérangement à mon ouvrage, sa majesté aurait la bonté d'attendre, et que personne n'y toucherait.*

*« Il me demande en même temps l'état des effets que je dois transporter, afin de m'envoyer les passeports nécessaires pour que rien ne soit visité ni fouillé en route. De sorte que je suis dans la nécessité indispensable d'accepter un logement d'autant plus flatteur que c'est au sein de l'abandon et de vexations inouïes que je l'ai obtenu du cœur généreux du monarque, ou bien de perdre trois mille six cents livres en gardant mes foyers, en refusant ces faveurs qui me fermeraient indubitablement tout chemin à de nouvelles tentatives.*

*J'ai promis au roi par l'organe de M. de La Ferté et dans deux mois, je serai à Paris. » (17 mai 1784)*

À Verdun, le frère d'Antide, Joseph, travailla auprès de lui. Antide précise : *« Nous sommes avec Joseph, mon bon ami prêtre, et nous buvons quelque fois à vous et aux autres absents, il se plaît avec nous et s'occupe tantôt à m'aider à terminer mes ouvrages pressants, tantôt à faire des modèles de ce qui paroît lui plaire dans mon laboratoire, et dont il pourra faire profit dans le sien. Nous espérons le garder jusqu'à notre départ pour Paris, où nous devrions être depuis bien longtemps, et l'emmener avec nous, d'où il reprendra la route de Saint-Claude. »*

Joseph reviendra travailler à Saint-Claude : *« Vous voudrez bien, mon cher ami prêtre, dire à mon frère Joseph que je n'emploie à mes pendules à équation d'autres cadrans que ceux que je fais avec des glaces que je peints moi-même par derrière en laissant la place du cercle à équation transparent. Cette manière est plus simple, plus économe et plus belle. J'en ai exécuté sept dans ce pays-ci qui font un bel effet à la réserve d'un seul où j'ai mis un cadran en émail. »*

- **Paris :**

Depuis Paris, Antide reste en relation avec son père et son frère qui fabriquent pour lui des mouvements (dont nous connaissons de rares exemplaires présentés dans le livre de M. Hayard). Mme Janvier écrit à l'abbé Waille : *« Le papa d'Antide va lui faire une horloge pour la maison où nous sommes. Il s'occupe à tracer les plans. Voilà pourquoi vous ne trouverez point de son écriture dans cette lettre. »* Elle transmet certaines consignes : *« Quant aux échappements que Joseph ne sait pas comment faire aux réveils que demande Antide, dites-lui que cela lui est parfaitement indifférent, qu'il ne faut pas qu'il y soit arrêté. »*

Le 17 novembre 1786, elle écrit : *« Enfin, mon cher Antide commence à recueillir le fruit de ses courses et de son travail. Si les affaires continuent sur le même ton, elles accéléreront beaucoup le voyage de Franche-Comté, car, malgré ce que je vous en ai dit, c'est toujours ma folie. Nous venons de recevoir un mouvement par la diligence dont Antide est très content. Faites-en compliment à son papa. »*

Antide possède un observatoire aux Menus-Plaisirs : en septembre 1787, le baron de Breteuil est venu lundi voir Antide dans son atelier et a paru voir les ouvrages avec intérêt. *« Si les finances n'étoient pas dans un si pitoyable état, nous serions à peu près sûrs de bien faire nos affaires, avec la protection particulière dont ce ministre nous honore. Mais les choses vont de mal en pis et Dieu sait si nous ne finirons pas par avoir une guerre civile. Nous souffrirons tant que la paix ne sera pas rétablie. »*

Est-ce la raison pour laquelle Antide Janvier projette de s'établir hors de Paris ? En effet, Mme Janvier révèle en septembre 1787 : *« Antide n'a pas renoncé à ses projets de manufacture. Il veut louer ou acheter une maison aux environs de Paris. Je m'y oppose inutilement. »*

À Mello, où Mme Janvier se rend souvent dans la famille De Latour, M. de Latour proposa à Antide de former un établissement d'horlogerie chez lui, *« qu'il leur cèderait un quartier de sa maison qui lui était inutile, qu'il serait charmé d'avoir à Mello ; et d'être l'instrument par lequel les jeunes gens de ce pays auraient une ressource pour se tirer d'affaire ; que cela exciterait l'émulation et rendrait plus aisée une petite ville pauvre et sans commerce.*

*« Il voulait qu'Antide partît tout de suite pour disposer des ateliers afin qu'en son absence, on travaillât à les placer, et qu'à son retour, les ouvriers pussent travailler tout de suite.*

*« Nous partîmes bien tranquilles et bien enchantés. Antide retint trois ou quatre ouvriers à Morez. Joseph était aussi disposé à venir être à la tête d'un établissement qui sûrement aurait réussi à la proximité de trois ou quatre villes où il n'y a point d'horloger. »*

Ce projet n'aboutira pas. Pendant ce temps, Antide avait présenté sa belle machine au roi. Mme Janvier raconte : *« Il avait fait connaissance d'une dame de la cour très respectable qui l'avait obligé à prendre un logement chez elle pour lui éviter les dépenses qu'aurait occasionnées son séjour à Versailles, surtout au moment de l'ouverture des états généraux.*

*« Madame la comtesse de Béthune chez laquelle il était, et à qui il fit part de son embarras à mon sujet, m'invita à aller chez elle pour y assister à toutes les cérémonies qu'occasionneraient les états généraux. »*

Mme Janvier apprend la mort de son père chez Mme de Béthune en lisant la presse, elle tombe très malade et, une fois remise, elle raconte : *« J'espère être en état de retourner bientôt à Versailles, où Antide va solliciter le paiement de son ouvrage qui a été retardé par la mort de M. le dauphin, et les tracasseries des états généraux.*

*« Il a été reçu au mieux du roi, au paiement près qui sera peut-être difficile à accrocher à cause des circonstances. Mais sa Majesté a dit de lui et de son esprit les choses les plus flatteuses, il est aimé et admiré par toutes les personnes de la cour. »* Nous sommes en juin 1789.

- La Révolution

Les événements se précipitent. Les lettres échangées avec l'abbé Waille sont devenues rares mais chargées de nouvelles accablantes. En février 1790, elle écrit : *« Depuis le bouleversement de la France, j'ai presque toujours été malade, je vous ai conté au mois de juin que la mort de mon père appris singulièrement à Versailles m'avait donné une attaque de nerfs qui avait nécessité mon retour à Paris. Les transes affreuses où m'a jetée la révolution du 13, 14 et 15 juillet n'a fait qu'accroître mon mal.*

*« Quand le tocsin sonnait de toutes parts, que l'étendard de la révolte était déployé à tous les clochers, que de mes fenêtres, je voyais brûler Saint-Lazare, qu'une troupe de scélérats, la torche à la main, mettait le feu aux maisons, que la nôtre était sur la liste, que nous avons été trois nuits sans nous mettre au lit, et nos effets les plus précieux emballés, prêts à nous sauver, tout cela n'est rien, mon cher ami, en comparaison de l'effroi que m'ont causé les massacres qui se sont commis.*

*« Je me mis aux genoux de mon mari pour le prier de me sortir de Paris. Aussitôt qu'il fut permis et que les portes furent ouvertes, nous partîmes pour Verdun, où il me laissa deux mois. J'y fus malade, très dangereusement. Les mêmes troubles agitaient la province, ce qui ne contribuait pas à mon rétablissement.*

*« Enfin, Antide vint me rechercher aussitôt que je pus soutenir le voyage, et j'arrivai juste pour voir promener les têtes des gardes du corps. Jugez si je suis heureuse : j'aurais pu vous écrire, mon ami, cela est vrai. Je me suis reproché cent fois de ne pas le faire. Mais je me disais aussi, toute la France sait et connaît notre détresse. »*

Août 1792, voici l'avant-dernière lettre adressée à son confident : *« Enfin, mon cher ami, nous voilà prêts à sortir des Menus. Les divers particuliers logés dans les maisons ci-devant royales doivent les évacuer dans l'espace de vingt quatre heures, excepté les artistes logés au Louvre. Mais nous ne sommes point au Louvre, en conséquence, nous attendons ce matin les commissaires chargés d'apposer les scellés sur les meubles appartenant au ci-devant roi, et par contrecoup sur les nôtres.*

*« On prétend même que si nous ne pouvons justifier que les meubles sont bien nôtres, ils seront confisqués, etc. Antide sollicite en ce moment un décret de l'Assemblée nationale pour obtenir une suspension de scellé et son logement provisoire aux Menus. Mais il ne l'obtiendra pas. Tout ce qui appartient au roi est proscriit. »*

Dans une dernière lettre adressée à l'abbé Waille, Mme Janvier, peu avant sa mort, rêve de fuir à Saint-Claude : *« Si je pouvais vivre sans mon mari, je vous demanderais, ô mon ami, d'aller reposer mon cœur auprès de vous. Oui, je voudrais partir à l'instant, ma santé est dans un délabrement extrême. J'ai fait plus que de mourir, je ne regarde pas comme impossible que j'aie vous trouver pour passer l'hiver auprès de vous.*

*« Je vous serai très peu à charge, je ne prends ni liqueur, ni café, ni chocolat, je ne bois point de vin, et je suis au régime des légumes, je tâcherai d'être le moins incommode en contribuant à la dépense. Ô si je pouvais effectuer ce projet ! Qu'en dites-vous ? »*

Il est probable que l'abbé Waille, qui décèdera à Saint-Lupicin, ait remis à Antide les lettres de Mme Janvier et que ce dernier les ait recopiées pour l'abbé, ce qui explique l'existence de ce recueil au presbytère. Les lettres originales ne nous sont pas connues.